

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales
Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales
Band: 72 (2014)
Heft: 3

Artikel: La ville au centre : lire la société par l'urbanité
Autor: Lévy, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-823264>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA VILLE AU CENTRE. LIRE LA SOCIÉTÉ PAR L'URBANITÉ

JACQUES LÉVY¹

Laboratoire Chôros, École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL)

jacques.levy@epfl.ch

➤ Plutôt que se représenter le monde urbain comme une réalité sociale spécifique, comme un territoire isolable ou un morceau de société distinct des autres, l'auteur de cet article invite à le regarder comme une dimension qui traverse l'ensemble des mondes sociaux contemporains. L'urbanité constitue pour le géographe un véhicule pour aborder des enjeux majeurs des sociétés d'aujourd'hui.

Mots-clés: ville, urbain, urbanité, société, créativité, sérendipité, liberté

On a souvent tendance à se représenter le monde urbain comme une réalité sociale spécifique, comme un territoire isolable ou un *morceau* de société distinct des autres. Dans cet article, je voudrais inciter à le regarder comme une *dimension* qui traverse l'ensemble des mondes sociaux contemporains. Si l'on procède ainsi, on s'aperçoit que l'urbanité – ce qui fait le propre de l'urbain – constitue aussi un véhicule pour aborder quelques uns des enjeux majeurs des sociétés d'aujourd'hui.

1. VILLE, URBAIN, URBANITÉ

L'urbain ne peut plus s'opposer au rural car celui-ci, comme fondement d'une organisation sociale et même d'une civilisation, est en train de disparaître. Les statistiques montrent que la population des villes est aujourd'hui nettement majoritaire. Il faut y ajouter celles des lieux de peuplement qui sont morphologiquement disjoints des agglomérations mais qui leur sont fonctionnellement reliés, notamment par la mobilité de leurs résidents. Les aires urbaines ainsi définies rassemblent plus de 90% des habitants des pays développés et environ les deux tiers de ceux de l'ensemble de la planète. Le mouvement d'urbanisation continue et il ne s'arrêtera plus. Dans quelques décennies, les dernières grandes aires densément peuplées de paysans en Chine, en Inde ou en Asie du Sud-Est se seront pour l'essentiel urbanisées, sur place ou par la migration de leurs habitants vers les villes. Cet événement se produira dans un contexte de baisse générale de la fécondité qui ne permettra qu'à l'Afrique de maintenir, très provisoirement, des taux de croissance démographique relativement élevés, mais cette

¹ Jacques Lévy est professeur de géographie et d'urbanisme à l'École polytechnique fédérale de Lausanne, directeur du laboratoire Chôros et codirecteur de la revue *EspacesTemps.net*.

croissance résiduelle sera elle-même essentiellement urbaine. Les prévisions nous indiquent que, dans la seconde moitié du XXI^e siècle, la population du Monde, stabilisée autour de dix milliards d'habitants, sera constituée, sauf exception, d'urbains.

Cette urbanisation généralisée s'est accompagnée d'une diversification des configurations spatiales. La ville, avec ses centres, mais aussi ses banlieues en Europe, ou sa *Suburbia* en Amérique du Nord, n'est pas la seule expression de l'urbain. Il existe aussi différentes manières de faire de l'urbain. La périurbanisation ou d'autres arrangements géographiques comparables peuvent être considérés comme relevant de la «campagne» de par leur faible densité et leur accrochage à des modes de peuplement et de circulation hérités du rural, mais sont pleinement urbains par les modes de vie et le caractère substantiel et fréquent de leurs relations économiques ou sociologiques avec les villes proches.

D'où l'importance de définir un concept d'urbanité qui s'éloigne d'un modèle de référence (comme l'est parfois, nostalgiquement, celui de la ville préindustrielle européenne) et d'approcher ce qui fait le propre de l'urbain, à savoir la concentration dans un minimum d'étendue d'un maximum de réalités sociales (individus, organisations, objets matériels ou immatériels,...), autrement dit une combinaison de densité et de diversité. Ainsi rien n'empêche de considérer, d'envisager ou d'imaginer des traductions non-citadines de l'urbanité. Cependant la ville apparaît logiquement comme le «cœur de métier» de l'urbanité. On peut ainsi définir une ville comme une situation spatiale dans laquelle, toutes choses égales par ailleurs, l'urbanité atteint son maximum. On comprend alors que l'urbanité possède une forte composante *relative*: c'est un mode de différenciation de l'espace et c'est par la «différence de potentiel» qu'elle crée en dissociant le plus du moins concentré qu'elle se manifeste.

2. LA VILLE COMME MACHINE PRODUCTIVE

L'urbain en général et la ville en particulier se révèlent être des configurations spatiales particulièrement efficaces. Dans tous les pays du Monde, les villes et d'autant plus si elles sont grandes, ont une productivité marchande par habitant supérieure à la moyenne du territoire où elles se trouvent. Les exceptions sont rarissimes (Berlin, Salvador da Bahia...) et confirment que, toutes choses égales par ailleurs, la diversité dense représente une combinaison productive efficace. Pour produire et se reproduire, une société a besoin d'interactions entre ses composantes et cela exige un contact – le contraire de la distance – entre ses composantes (acteurs, objets). Parmi les trois grands moyens de gestion de la distance inventés depuis le début du Néolithique, coprésence, mobilité, télécommunication, chacun peut profiter des deux autres. L'urbanité, qui applique à la complexité d'une société (une «substance sociale») le principe de coprésence, se nourrit de mouvements matériels et immatériels pour s'approcher de son utopie: un espace à zéro dimension, celui d'un point rassemblant le tout social. Cette *coopétition*, un mélange de concurrence et de complémentarité, explique que nous vivions simultanément l'explosion des mobilités (plus d'un milliard de touristes internationaux), la révolution numérique (trois milliards d'internautes) et le triomphe de l'urbanisation (quatre milliards d'urbains).

En tout état de cause, l'urbanisation ne s'est pas produite dans un espace mondial déjà consistant, elle n'est pas venue mettre la dernière touche à un tableau déjà composé. Tout au contraire, la croissance des villes contribue d'un bout à l'autre à l'expansion démographique de l'humanité (voir l'animation cartographique proposée par le laboratoire Chôros).

La hausse de la productivité dans l'agriculture a, certes, joué un rôle mais celui-ci n'est pas dissociable de la dynamique urbaine. C'est en effet dans les villes que les progrès de l'agronomie se sont produits, surtout depuis le XVIII^e siècle, à une époque où le taux d'urbanisation était extrêmement faible. Par ailleurs, les progrès de la mobilité, qui ont rendu la croissance urbaine possible en permettant à la fois l'accès à des ressources lointaines et l'accessibilité interne aux villes, ont pu se réaliser grâce à des innovations produites dans les villes. Enfin, ce sont les innovations affectant toutes les dimensions du social – scientifique, technique, esthétique, éthique, affective –, favorisées par les environnements urbains, qui ont permis à la force propulsive du développement (et à l'idée même de développement) de prendre son essor. De fait, depuis la révolution industrielle jusqu'à aujourd'hui, on n'a observé aucun processus de développement qui ne passe pas par un mouvement massif et irréversible d'urbanisation. Le développement urbain est, enfin, *viable*, au sens où il est la meilleure configuration spatiale qui donne satisfaction aux trois piliers, du «développement durable»: croissance économique, cohésion sociale, préservation des environnements naturels. L'économie de surface que représente le choix de la ville – à condition bien sûr que ce choix soit pleinement assumé – est la bonne surprise de la conscience écologique. On y gagne pour la qualité de l'air (moins d'émissions de gaz à effet de serre grâce aux transports publics et à la marche à pied en zone dense) et de l'eau (moins d'artificialisation du sol) ainsi que pour la biodiversité (victime à la fois de l'agriculture industrielle et de l'étalement d'un habitat diffus).

3. SÉRENDIPITÉ ET CRÉATIVITÉ

Au-delà de ce qui est mesurable par la valeur marchande et par les indicateurs de «durabilité», tout indique que l'urbanité entretient un rapport puissant avec la créativité, c'est-à-dire avec la composante la plus innovante de la productivité.

Parmi les avantages comparatifs de l'urbanité, se trouve en bonne place la sérendipité, cette émergence du nouveau sans programmation, mais au contraire grâce à l'aide multiforme de la rencontre aléatoire de l'inattendu, de l'exposition à toutes sortes d'altérités. De Charles Baudelaire (le «flâneur») à Guy Debord (la «dérive»), c'est un phénomène connu, à défaut d'être mesuré. En matière d'invention de l'inédit, la *sérendipité* est une alternative gagnante à la technique, qui, par définition, suppose la connaissance préalable du but à atteindre. La sérendipité n'a pas qu'une dimension cognitive – rationnelle et esthétique –, mais aussi interpersonnelle et éthique. La ville n'en a certes pas le monopole et l'Internet possède aussi un potentiel sérendipien majeur, même si la part de pré-définition d'un domaine et d'un objectif identifiés y reste plus substantielle que dans l'utilisation des ressources urbaines, notamment de par la richesse des capteurs multisensoriels de nos corps.

L'urbanité marque le pouvoir de la virtualité sur l'actualité: une ville est pleine d'événements dont la plupart ne se produisent jamais. Elle toujours davantage habitable qu'habitée et ce d'autant plus qu'elle est grande. Dans une ville de 1000 habitants, le potentiel d'interactions ($n \times n - 1$) est de 10 002, soit 1 million. Dans une ville d'un million d'habitants, il est de 10 000 002 soit mille milliards. On n'est plus dans le même ordre de grandeur, et c'est ce qui fait de la grande ville un biotope particulier, imposant à ses acteurs, individus, collectifs ou organisations, une gestion acrobatique d'une masse considérable d'informations mais lui offrant une incroyable palette d'opportunités. La fin de l'*assignation à résidence* qui dominait les sociétés rurales tend à ajuster en permanence marché des lieux et habitants. Si

l'urbain est désormais une «condition» presque universelle, le mode de vie métropolitain est de plus en plus le résultat d'un choix explicite.

Cela commence à se savoir et il n'est pas surprenant que les groupes sociaux que Richard Florida nomme les «classes créatives» se concentrent préférentiellement dans les lieux riches en urbanité. Ce constat reste approximatif car la créativité n'est pas un état permanent mais une disposition instable et une configuration éphémère, pour lesquelles on peut tisser, chez les acteurs et dans les environnements, des conditions favorables à leur avènement.

4. L'ESPACE PUBLIC COMME ENGAGEMENT ET COMME LIBERTÉ

L'espace public constitue une stimulante figure de l'urbanité. C'est un tout petit morceau de l'espace urbain mais... qui contient le Monde. Un espace public est un lieu, qui, si le concept de publicité s'y applique jusqu'au bout, possède un niveau de diversité équivalent à celui de l'ensemble de l'espace urbain de référence. Au-delà de cette double échelle, il en est une troisième, essentielle: si l'espace public résume la ville, comme celle-ci condense le Monde, l'espace public accueille le Monde. Un lieu public n'appartient pas à ses résidents, ni même à ses usagers réguliers, mais à tous les habitants de la planète qui peuvent, aujourd'hui ou demain, s'y rendre.

L'espace public est aussi un dispositif d'autogestion des corps. Le corps, le premier environnement des humains, est fragile et vulnérable à la violence des autres humains. Sortir dans l'espace public, c'est prendre ce risque, et donc faire le pari que la confiance dans des étrangers que nous croiserons et frôlerons se justifiera dans la pratique de l'altérité. C'est à cause de ces corps vulnérables que l'espace public est intrinsèquement politique car elle implique une pratique souple et légère mais précise et prégnante de la relation je/nous. C'est toute la différence avec les environnements numériques, dans lesquels on n'engage pas son corps.

Cette civilité est une politique pragmatique, faite d'interactions et non d'institutions, de décision instantanée et non de longues délibérations. En ce sens, l'espace public est bien la quintessence du politique, qui, nous dit Hannah Arendt, est à la fois engagement et liberté, liberté parce qu'engagement d'inclure les autres dans sa propre capacité à faire de l'instant présent un «commencement».

L'espace public est une réalité spatio-temporelle relativement récente et non (encore?) universelle. Il a émergé en même temps que l'espace privé, dont il est le complémentaire bien plus que l'opposé. Son existence suppose en effet un minimum d'égalité qui, dans le monde privé, correspond à la lente montée de l'inviolabilité de la bulle individuelle. Aujourd'hui, c'est dans l'espace domestique que les violences sont les plus fréquentes et les plus lourdes tandis que l'espace public protège par l'«inattention civile», selon le mot d'Erving Goffman – cette bienveillance discrète qui est l'antithèse de la surveillance par l'interconnaissance, caractéristique des petites communautés. Il ne faut donc surtout pas confondre les deux couples: public/privé, intime/extime. Le partage de l'intime avec soi-même ou avec autrui se produit aussi, et fort bien, dans la multitude de *liens faibles* qui donnent sa force à l'espace public.

5. L'ESPACE COMME BIEN PUBLIC

À l'heure où les Européens doivent réinventer un modèle de développement qui intègre les acquis des époques précédentes mais se replace en position d'inventer et d'accueillir des futurs désirables, la notion de bien public paraît prometteuse.

Qu'est-ce en effet qu'un bien public? C'est, en science économique, un bien ouvert à la consommation de tous qui ne perd pas de sa valeur lorsque le nombre de ses consommateurs augmente. En élargissant le concept à l'ensemble des biens, marchands ou non, produits par une société, on s'aperçoit que les biens publics possèdent une autre caractéristique: ils sont coproduits par leurs bénéficiaires directs et par la société tout entière. Ainsi l'éducation et la santé, deux biens publics, dépendent pour une part des apprenants et des patients. La redistribution de biens privés (comme une assurance maladie généreuse ou le paiement du salaire des enseignants) peut contribuer à leur production mais elle ne suffit pas. Sans hygiène de vie, sans volonté d'apprendre, cela ne marche pas. Il en est de même pour les biens publics liés à l'espace, tels que la mobilité ou l'urbanité. La qualité urbaine repose aussi pour une part sur les habitants, qui possèdent peu ou prou, et de plus en plus, une part de choix non négligeable sur leurs pratiques résidentielles, professionnelles, culturelles ou mobilitaires. Être propriétaire ou locataire, résider au centre ou à la périphérie, utiliser les transports publics ou un véhicule privé, cela compte et, si cela concerne de nombreuses personnes, cela pèse sur les dynamiques urbaines. La Suburbia nord-américaine est le résultat d'un *urban flight* («exode urbain») volontaire qui tend partiellement à s'inverser aujourd'hui (*urban renaissance*). De même, en Europe, la périurbanisation est un processus qui repose pour une bonne part sur le projet de privatiser sa vie quotidienne et d'éviter au maximum l'exposition à l'altérité.

6. UN AUTRE REGARD SUR LA SOCIÉTÉ

Aux XIXe et XXe siècles, les pays développés ont vécu avec des lunettes economico-étatiques, considérant que la production et la distribution de biens marchands, régulée par l'État résumait les enjeux de société à court et à long terme de la délibération publique, ce sur quoi on pouvait et on devait prendre des décisions politiques. L'urbanité place au premier plan la création imprévisible plutôt que le façonnage programmé, la coproduction systémique de biens publics plutôt que la fabrication linéaire de biens privés, les solidarités volontaires plutôt que les servitudes mécaniques, l'ouverture au Monde plutôt que le carcan de la géopolitique, la civilité plutôt que la politique instituée. Cela nous aide à comprendre ce qui se joue dans une société d'individus où le nous n'est plus le contraire du eux, mais la composition des je et où s'invente quelque chose, le public, qui mériterait un pronom spécifique. Les liens faibles de l'urbanité sont aussi des *signaux* faibles qui nous indiquent d'autres manières, prometteuses, de faire société.

